



André Chouraqui

Accepter l'Autre
en sa différence

Accepter l'Autre en sa différence

André Chouraqui

Accepter l'Autre
en sa différence

Préface du père Émile Shoufani

« *En marche* »

Desclée de Brouwer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mathieu le dit, Abraham lui-même⁴ ?

Pour jalonner la route d'Abraham, l'antique récit fait état de dix épreuves dans lesquelles tout homme de tout temps pourra se reconnaître : rupture avec sa famille chaldéenne ; tragédies familiales ; stérilité de Sarah ; disputes entre les deux femmes, Sarah, la Sémite, et Agar, l'Égyptienne ; captivité de Sarah chez le pharaon d'Égypte puis chez Abimélèkh, roi de Guerar; leur passage dans la « vapeur de fournaise » de Sodome et Gomorrhe ; les guerres d'Abraham contre les cinq rois de la Terre à lui promise ; la naissance inespérée d'Isaac, son fils ; sa circoncision, puis son sacrifice interrompu, et le bannissement d'Ismaël et d'Agar... Dans leur parfaite sobriété, ces récits sont écrits dans un style inimitable qui a triomphé des millénaires, étincelant, fut-ce dans la plus pâle de ses traductions dans plus de deux mille langues et dialectes. Ces textes nous décrivent le drame d'un homme en quête de sa chimère et de son peuple tout aussi utopique que lui. Mais à travers cette histoire se reflètent les drames de toute vie humaine, d'où leurs échos universels. Tous les peuples s'y sont reconnus : chaque homme peut voir dans le film de la vie d'Abraham les reflets de son propre visage, de sa propre vie.

Dans la vie d'Abraham, l'épreuve suprême est celle du sacrifice d'Isaac. L'homme en quête de son *Elohîms* avait rompu avec son passé, son pays, sa famille idolâtre. Il était passé de la condition de sédentaire à celle de nomade, à certains égards semblable aux « barbus » que nous croisons de nos jours sur nos routes ou dans nos banlieues. Un enfant du miracle lui naît, Isaac, que lui donne, vieillie, Sarah la stérile. C'est ce fils miraculé qu'il croit devoir sacrifier sur l'ordre d'*Elohîms* pour que son détachement soit parfait, pour qu'il soit enfin absolument libre, au service de sa seule utopie, la vision que ses

voix le pressent de réaliser. Le couteau qu'il brandit sur la gorge de son fils s'arrête à temps. Il s'abattrait non sur la gorge d'Isaac, mais sur celle d'un bélier égaré dans un hallier. Cette scène mille fois illustrée marque dans l'histoire de l'humanité, la substitution du sacrifice animal au sacrifice humain, alors universellement admis... et de nos jours encore trop souvent pratiqué...

Sarah meurt à Hébron. Abraham sera enseveli près d'elle, dans le sépulcre qu'il achète contre plein argent à Ephron le Hittite. Un sépulcre où de nos jours encore les descendants du patriarche ne cessent de s'affronter à mort d'hommes, non de béliers.

L'histoire d'Abraham ne s'arrête pas au seuil de sa tombe. De la porte close de ce sépulcre disputé elle rebondit sans fin, de siècle en siècle, de pays en pays. Les Hébreux se reconnaissent en cet homme. Ils sauvent sa mémoire et celle de son Dieu, *IHVH Elohîms* qu'ils véhiculent de millénaire en millénaire dans le premier livre de la Torah, la Genèse. Dans ce livre, Abraham apparaît être plus vivant que s'il était notre contemporain. Nous savons là tout de lui, ses actes, ses paroles, ses pensées. Celles-ci sont commentées, par un peuple entier, Israël, puis, à l'infini, par les peuples qui le reconnaissent pour ancêtre.

Abraham en la chrétienté

Les chrétiens assurent la relève des siècles, lorsqu'Israël, écrasé par les armées romaines disparaît sous d'hermétiques ghettos, dans l'attente de sa résurrection. Le Nouveau Testament évoque l'histoire d'Abraham en soixante-douze occurrences. Jésus est le messie d'Israël parce qu'il descend d'Abraham et de David. La

tradition chrétienne voit en lui le père universel de tous les croyants. Son nom, qui n'est celui d'aucun autre homme dans la Bible, semble apparaître dès le XIX^e siècle avant l'ère chrétienne dans des textes cunéiformes accadiens. *Abrm* se lit aussi dans des inscriptions d'Ougarit. Ce nom est composé à partir d'un premier élément *Ab* qui signifie le Père dans plusieurs langues sémitiques. Le second élément de ce nom dérive soit de l'accadien *ra'âmu*, « aimer », soit de l'Ouest sémitique, *Rwm*, être exalté. *Père bien aimé, père exalté* ou, d'une étymologie plus populaire, *Père d'une multitude de nations*⁵ Abraham, plus que tout autre mérite bien son nom.

La théologie chrétienne voit en lui non seulement l'ancêtre du Christ mais sa préfiguration. Selon Paul⁶, selon Jacques⁷ et selon l'épître aux Hébreux⁸, Abraham est à jamais le dépositaire des promesses divines faites au Christ. À cause de sa foi en un *Elohîms* transcendant « toutes les nations de la terre seront finalement bénies, sauvées⁹ ». Le Nouveau Testament, les Pères de l'Église, tous ses théologiens abondent dans ce sens. Chaque épisode de sa vie préfigure typologiquement la vie du Christ et sa mort, qu'évoque le sacrifice d'Isaac. Dans les écrits de Luther comme au XIX^e siècle dans ceux de S. Kierkegaard, Abraham est le Chevalier de la Foi, garant avec le Christ du salut du monde.

Ibrahim dans l'islam

Premier et central en Israël et en chrétienté, Abraham, dénommé en arabe Ibrahim, l'est aussi dans le Coran et dans l'islam. Les *Feuillets d'Ibrahim et de Mûssa* – noms arabes d'Abraham et de Moïse sont évoqués dans deux des plus anciennes Sourates du Coran¹⁰. La prédication de Mûhammed excelle à évoquer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

compris. Quand Dieu, quand *Elohîms* a choisi Moïse, Moïse était le plus éloquent des Hébreux. Qu'est-il advenu, pourquoi Moïse est-il devenu bègue tout d'un coup ? Alors qu'il était encore néophyte, Moïse se promenant dans la vallée du Nil, aperçoit un Égyptien agenouillé devant la statue de son veau, de son chat ou de son lion, en fait devant la statue de son idole. Moïse attrape l'Égyptien et lui dit : "Tu ne comprends rien, tu n'adores qu'une idole, du bois et rien d'autre !" Et il lui fait un grand discours, pour lui dire il n'y a qu'un dieu : "C'est mon dieu bien entendu. Et si c'est mon dieu, je te convertis. Tu te convertis ou je brûle ton idole et toi avec si tu résistes !" Alors il y a une voix du ciel qui se fait entendre, et dit : "Moïse tu es très gentil mais tu n'as rien compris à mon affaire : à travers son idole, cet Égyptien m'adorait moi, ton *Elohîms*. Pour te châtier, toi le plus éloquent des Hébreux, toi mon avocat futur, tu bégaieras, de façon à te faire réfléchir à ce que tu dis." »

Je crois qu'il y a dans ce midrash une immense sagesse.

On peut être un saint en adorant les idoles. Vous n'avez qu'à vous promener chez les bouddhistes, un peu partout à travers le monde. Promenez-vous chez les athées, les agnostiques du monde moderne, et vous verrez que ce n'est pas ce que l'on dit qui conditionne la sainteté ou la pureté d'un homme, mais c'est ce que l'on fait. Quelles que soient nos idées, nous sommes très loin de pouvoir comprendre le mystère qui nous porte et dans lequel nous sommes enfermés comme Jonas dans le ventre de sa baleine !

L'opposition vient toute de cette idée que s'il n'y a qu'un dieu, c'est forcément le mien. Chacun de vous peut dire : « C'est le mien », et si c'est le tien et pas le mien, comme Dieu c'est l'absolu, il n'y a qu'une solution : c'est de nous confronter. Cette confrontation, qui a été dramatique entre juifs, chrétiens et musulmans, a été encore pire, je crois, entre juifs, chrétiens et

musulmans et le monde païen. Qui dira la tragédie de l'affrontement des Églises, des communautés et des religions fondées sur le dieu d'amour de la Bible, avec le monde païen ? En Islande, en Amérique latine, aux Indes, au Japon, partout le sang coule.

Tout cela vient aussi des intérêts des nations : on cherche la puissance et, en fait, on s'éloigne de celui qui devrait nous réunir et devenir vraiment le dieu de l'Alliance de la Torah, le dieu de la Nouvelle Alliance des Évangiles, le dieu des accomplissements de l'Alliance de la Torah et des Évangiles dans l'islam, qui est, en fait, le dieu de l'alliance fondamentale et universelle. Le mot *Berith* en hébreu qui veut dire « alliance » dérive de la racine *bara'* « créer ». Les rabbins ont bien vu que leur première alliance vient de l'acte de création lui-même. Quand le Créateur crée l'univers, du fait même de cette création, il engage un pacte entre le Créateur et la créature. Un père, en donnant naissance à son fils, crée avec lui, établit avec lui un acte d'alliance qui engage le père et le fils à cohabiter, à suivre une certaine éthique. Eh bien, à l'échelle universelle, c'est cette alliance fondamentale première et universelle, sans exception que nous devons remettre au cœur de notre théologie, au cœur de notre éthique, au cœur de notre moralité, de manière à déterminer pour l'avenir une autre vision des choses que celle de la haine et de la destruction.

Redevenir le peuple de l'alliance

Quand j'étais tout petit, chez moi, on adorait יהוה dans la Bible. J'étais, comme la plupart de mes frères, dans un monde où il y avait peu de livres, les seuls livres au milieu desquels j'ai grandi sont ceux de la Torah, des livres en hébreu. Tous les ans, mon

père, sa mémoire soit bénie, nous disait, en posant le plateau de Pâque⁷ sur notre tête : « L'an prochain à Jérusalem ! » Si on lui avait dit, quand j'étais enfant, qu'un jour je retournerais en Israël et qu'un jour je serai l'un des vice-maires de Jérusalem, le plateau de Pâque lui serait sûrement tombé des mains d'étonnement ! On maintenait une tradition sans avoir aucune certitude que cette tradition s'accomplirait et qu'elle susciterait des affrontements dramatiques entre les fils d'Abraham.

L'avenir du monde repose vraiment, dans une très large mesure, sur la réconciliation des juifs, des chrétiens et des musulmans. Nous sommes une toute petite minorité dans le monde. D'abord parce que tous ceux qui se prétendent juifs ne sont pas vraiment juifs ; tous ceux qui se prétendent chrétiens ne sont pas vraiment chrétiens ; tous ceux qui se prétendent musulmans ne sont pas vraiment musulmans. Nous avons tous le devoir de reconsidérer nos racines et de comprendre le secret de cette Révélation qui nous a été faite, de comprendre la responsabilité que nous avons en face de cet immense dépôt qui nous a été fait dans ces livres. La chose est d'autant plus importante pour les juifs. Pendant plus de deux mille cinq cents ans nous avons rêvé de cet Israël qui accomplirait les promesses de la Torah. Depuis un peu moins d'un demi-siècle, nous nous trouvons enfin devant ce cadeau immense du retour à Jérusalem et de l'accomplissement des promesses qui sont faites, non seulement aux juifs, mais aux chrétiens, aux musulmans, tous ceux qui ont partie liée avec la Terre sainte, avec Jérusalem, et non seulement avec eux, mais à l'humanité entière, parce que la Torah met un peuple au service de l'humanité entière et pas au service de soi-même. L'étonnement de l'historien sera de voir qu'environ cinquante ans après la création de l'État d'Israël, il n'y a qu'une minorité, un tiers environ, des juifs qui sont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mystère demeure pour moi d'autant plus profond, d'autant plus épais que je le comprends davantage ou que je l'assume plus dangereusement. Un mystère ne s'explique pas, c'est une réalité qui s'impose ; mais peut-être est-il possible d'apporter sur ce mystère de la destinée d'Israël quelques lumières et, pendant ce tour de montre qui va nous unir, unir votre silence à mon verbe, je voudrais essayer d'apporter quelques lumières sur les différentes formes que le mystère d'Israël a prises au cours des âges.

Un mystère n'est pas facile à comprendre ; un mystère fait peur ; il permet toutes les interprétations possibles, toutes les approches possibles, et Dieu sait que notre réalité, notre existence a été étudiée, vue de bien des manières et que, au cours des âges, les réactions négatives se sont traduites pour nous par des injures, par des coups, parfois par des balles ou par le feu ou par le fer, ou par le mépris. Je ne connais pas un seul d'entre nous qui n'ait subi l'humiliation, que nous avons connue sous toutes ses formes, depuis le « sale juif » que nous entendons presque dès notre naissance – je savais que j'étais sale avant de savoir ce que voulait dire le mot « juif » – jusqu'aux expulsions, aux discriminations, aux exterminations massives ; depuis les injures des Romains qui, voyant que nous n'adorions pas les idoles, disaient que nous étions un peuple athée, nous le peuple d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, jusqu'aux fours crématoires de Hitler, en passant par les injures du Moyen Âge où l'on croyait que les juifs étaient porteurs d'un appendice caudal développé, qu'ils avaient les pieds fourchus et qu'ils empoisonnaient les puits.

Si j'avais à redire la tragique histoire des injures reçues, des soufflets qui se sont abattus sur le visage du juif errant, je n'aurais pas assez de mots ni de temps. Si ce juif errant, soudain, se dressait devant vous, il serait tellement mutilé,

tellement crucifié, que nous nous tairions et nous nous enfuirions tous devant lui, d'effroi devant ses plaies.

Quel est le mystère d'Israël pour moi qui le vis, qui l'assume sans pouvoir m'en défaire ? Je vois très bien que j'existe grâce à l'héritage d'Abraham ; je suis un homme qui a été circoncis au huitième jour de sa vie, qui a appris l'hébreu pour lire la Bible, qui a été un contemporain de Hitler, dont la plupart des amis de combat dans la Résistance ont disparu dans ses fours crématoires, seulement parce qu'ils étaient juifs... Six millions de juifs ont passé en fumée dans les crématoriums du nazisme ; et un million cinq cent mille d'entre eux étaient des enfants de moins de quatorze ans, plus jeunes qu'Anne Frank.

Souvent nous étions côte à côte avec des chrétiens aux combats contre la barbarie nazie ; c'est là que l'amitié judéo-chrétienne s'est formée.

Ayant été contemporain de Hitler, je suis aussi le contemporain de cet événement qui est pour moi également de l'ordre du mystère : la renaissance de l'État d'Israël. On ne peut parler du mystère d'Israël sans souligner les trois âges de ce mystère. Le premier âge, c'est le mystère biblique : pendant deux mille ans, d'Abraham à Jésus, nos ancêtres n'ont fait qu'une chose : écrire la Bible, ce petit livre, un livre de poche au destin unique. Récemment, je dînais avec un très grand éditeur parisien et je lui ai demandé : « Combien d'écrivains avez-vous dans votre écurie, dans votre maison d'édition ? » Il a fait un calcul rapide et m'a répondu : « Entre trois cents et trois cent cinquante. » Je lui ai demandé : « Quelle est la durée moyenne de la vie d'un livre ? » Il m'a dit : « Quatre ou cinq ans. » J'ai laissé passer un instant et je lui ai dit : « Nous, nous ne nous entendions pas beaucoup en matière d'édition, mais enfin dans la famille nous avons eu une cinquantaine d'écrivains qui ont écrit un petit livre, il y a environ trois mille ans ; il a été écrit

dans une langue très difficile, l'hébreu, et puis, sans avoir de radio, de télévision, de "public relations", ni toutes les ficelles qui font vendre un livre, la maison d'édition Israël a réussi à vendre ce livre pendant deux mille ans en plus de deux mille langues différentes, et chaque année il s'en vend des millions d'exemplaires. » J'ai laissé mon grand éditeur rêveur : il aurait bien aimé avoir cinquante écrivains qui lui donnent un livre dont la carrière se ferait en millions d'exemplaires, pendant trois mille ans et dans deux mille langues !

Mais la Bible aussi, je crois, constitue un mystère : le destin de la Bible, mais davantage encore son contenu formel, le message qu'elle annonce au monde. Le Dieu des Hébreux, le Dieu de mes ancêtres, est très exactement la sorte de dieu qu'il ne faudrait pas inventer, si l'on voulait proposer un dieu qui puisse plaire au monde. Il demande de nous d'être exactement le contraire de ce que nous sommes ; il demande de nous la sainteté, alors que je ne suis pas saint, et que, même le voulant, j'ai beaucoup de mal, non seulement à réaliser la sainteté, mais à en concevoir l'ordre. Il nous demande d'être des hommes de paix, des hommes d'amour. [...] L'ordre biblique est un défi lancé à la condition humaine ; ce défi a été lancé par un tout petit peuple, le peuple d'Israël qui, pendant trois mille ans, ne bâtit pas d'Acropole, n'édifia pas de pyramides, n'eut pas un seul philosophe, mais ne fit qu'une chose : recevoir le message biblique qu'il assume, non pas en tant que création littéraire, mais en tant que révélation divine. Et, s'établissant au carrefour des mondes, en Terre sainte, ce petit peuple lance un défi au monde entier : il a l'audace d'exiger de l'homme qu'il soit saint, de l'humanité, qu'elle reflète l'image de Dieu, qu'elle se restaure, qu'elle se rénove dans l'ordre de l'unité et de l'amour. Il a le courage de dire aux nations : tous vos dieux sont de la pierre et du fer, des idoles qui ne valent pas le feu qu'on devrait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

principalement en Occident ; les Arabes, hommes de la même race sémitique, sortis du même terroir, de la même famille des peuples, ont apporté le même Dieu à l'autre partie du monde par le canal de l'islam. Ce n'est pas facile d'être un peuple théophile, d'être choisi ou de se proposer pour apporter, non pas l'imprimerie, non pas le frigidaire, non pas la guerre, non pas la bombe atomique, mais Dieu au monde ! Il n'y en a eu que deux, les juifs et les Arabes, qui aient eu cette vocation dans l'immense famille des peuples.

Vous savez que c'est l'entremise judéo-arabe qui a restitué la philosophie grecque à l'Occident, c'est l'entremise judéoarabe qui a bâti l'arche la plus glorieuse qui ait jamais uni l'Extrême-Orient à l'Occident. Il faudrait un cours d'un semestre pour parler de ce que le monde doit à la symbiose judéo-arabe.

Il y a encore un dernier point à évoquer sur ce grand passé fraternel qui n'a presque jamais été troublé par la persécution. Les juifs ont eu, bien entendu, un sort particulier dans les structures théocratiques de la cité musulmane, mais ils se sont débrouillés pour retirer presque autant d'avantages que d'inconvénients de la petite place qui était la leur dans les ghettos de la cité musulmane ; du moins leur existence et la protection de leurs biens étaient garanties par les théologiens de l'islam, tandis qu'en terre chrétienne, pendant tout le temps de la théocratie occidentale, les juifs n'eurent ni droit à l'existence légale, ni droit à la protection de leurs biens. Jamais juifs et Arabes n'ont été divisés par les drames de l'Inquisition, de la chasse aux juifs, de l'antisémitisme, de la persécution telle que notre génération l'a connue. On se méprisait bien un peu mais on se le rendait tellement que ça devenait moins important et d'ailleurs, entre tribus arabes, la situation était très identique. De telle sorte que les juifs constituaient dans les terres d'Islam un cas assez exceptionnel. Ils ont connu un destin qui atteignait

des sommets aux heures de gloire de l'islam et, parallélisme assez émouvant, tombait au plus bas quand l'islam tombait bas.

Et cette guerre me direz-vous ? Elle vient davantage, me semble-t-il, de nos similitudes que de nos différences. L'aventure a commencé par une résurrection du sentiment national chez les juifs et les Arabes, résurrection liée à la condition aliénée qui était celle des Arabes et des juifs au XIX^e siècle. Là encore, nous étions frères : les Arabes étaient soumis à la domination coloniale dans toute l'étendue de l'Empire musulman ; ils étaient aliénés parce qu'ils n'étaient nulle part chez eux ; ils connaissaient le poids de l'humiliation et de la dureté. Tandis que des Arabes étaient écrasés par la botte du colonialisme, les juifs, eux, étaient piétinés par les chars de l'antisémitisme. L'aliénation était complète d'un côté comme de l'autre ; jusqu'au jour où les uns et les autres ont décidé d'en finir avec leur condition servile et d'accéder à la dignité d'hommes libres. C'était un réveil qu'il était nécessaire de prêcher de part et d'autre : il fallait sortir de l'assoupissement de l'exil, de l'exil hors de la terre pour les juifs, de l'exil sur place pour les Arabes. Ce qu'il y a d'absolument surprenant – et c'est ce que j'ai essayé de mettre en lumière dans ma *Lettre à un ami arabe* –, c'est l'absolu parallélisme des deux destins. On prend conscience de la condition servile et, en même temps, on prévoit presque simultanément par quel chemin passer pour retrouver l'intégrité de l'être, et on emploie de part et d'autre les mêmes recettes. Les juifs veulent ressusciter la langue hébraïque, les Arabes doivent réhabiliter la langue arabe qui, dans toute l'étendue du monde arabe était devenue un jargon qu'il n'était plus possible d'utiliser pour les besoins du monde moderne ; des linguistes, des grammairiens, des auteurs de dictionnaires ressuscitent d'un côté l'hébreu, de l'autre côté l'arabe. Le

monde assiste à la naissance de deux cultures nouvelles : d'un côté, les juifs commencent à écrire leurs premiers romans, leurs premiers poèmes, leurs premiers livres d'histoire ; et de l'autre côté, c'est très exactement la même chose. En face de chaque auteur arabe on peut mettre le nom d'un confrère juif, inconnu de lui, et en face du nom de chaque auteur juif on peut mettre le nom de son homologue arabe ; d'un côté comme de l'autre de la barricade ils travaillent à la même chose dans deux contextes historiques différents. Les juifs finissent par revenir en terre d'Israël à peu près au moment où le monde arabe bouge de tous les côtés pour retrouver l'intégrité de sa patrie, de son territoire. Et là où peut-être la similitude est tragiquement la plus grande, c'est en Terre sainte, où le conflit naît de l'amour que les uns et les autres vouent à cette terre. Le drame, c'est que ces mouvements parallèles, qui finiront par devenir complémentaires, aient été exploités par des facteurs étrangers à l'Orient ; exploitation faite avec tant de cynisme, d'habileté, de machiavélisme que les dirigeants du peuple arabe se sont dressés d'une manière qui paraissait être irréductible contre le peuple juif. Ils ne veulent pas reconnaître son vrai visage. Au moment où la réconciliation judéo-chrétienne se fait très largement à travers le monde, ce sont les Arabes qui se mettent à nous voir déformés et ne veulent pas reconnaître notre vrai visage ; ce sont les Arabes qui se mettent à dire que nous sommes des colonialistes et des impérialistes alors que la renaissance de l'État d'Israël est la rectification de la plus ancienne des séquelles du colonialisme et de l'impérialisme de Rome : nous rectifions l'injure que les Romains ont faite à notre patrie, en la ressuscitant.

Le conflit a commencé avec les Turcs, non pas avec les Palestiniens, non pas avec les Arabes. La Palestine était à ce moment-là une province de l'Empire ottoman ; la police de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rendre furieux l'univers, mais les juifs n'avaient pas le choix, et ceux qui ont dit « oui » à quoi que ce soit d'autre que leur calvaire ont cessé d'être juifs. La promesse judaïque n'était pas une promesse faite pour les vertus d'Israël mais justement pour cette espèce d'image en creux d'une souffrance qui est vertu rédemptrice et vertu expiatoire. Le plus grand de nos théologiens est Juda Halevy⁵ ; il a écrit un très beau livre au XII^e siècle : *Apologie pour la religion méprisée*. Cette apologie est un dialogue. Un roi khazar veut s'édifier ; il fait venir un philosophe, un musulman, un chrétien et un rabbin. Le philosophe lui fait l'apologie de la philosophie, le prêtre chrétien celle du christianisme, le musulman celle de l'islam et le rabbin dit : « Autrefois nous avons une terre, un Temple. La terre était le cœur et la tête d'Israël et sa gloire. » Et le roi khazar lui dit : « Maintenant vous n'avez plus de pays ni de Temple. Vous êtes donc un peuple sans cœur ni tête ? » Et le rabbin lui dit : « Tu l'as dit, nous sommes non seulement un peuple sans tête et sans cœur, mais nous sommes comme la vision d'Ézéchiël, un tas d'ossements desséchés et c'est justement dans cette condition d'abjection que nous réalisons l'idéal spirituel qui vient de t'être prêché par le docteur de l'Église et par celui de l'islam ; et nous demeurerons des ossements desséchés jusqu'à la réalisation complète de la vision et le salut de la plénitude des temps. » C'est paradoxal, mais c'est ainsi. Le rabbin ajoute : « Le seul défaut de mon raisonnement, c'est qu'il n'y a que les saints parmi nous qui optent dans la liberté de leur choix, les autres se situent dans un état intermédiaire entre le libre choix et la contrainte. » Nous avons connu cet état intermédiaire entre le libre choix et la contrainte quand nous faisons, en Europe, la queue devant les guichets allemands pour aller nous faire griller dans les fours

crématoires des camps de concentration.

Le dialogue n'a existé que sous forme de violence (controverse de Tortose⁶). Nous ne connaissons les uns des autres que la pire réalité : le christianisme ne connaissait du judaïsme que son écorce dure que rien n'a réussi à briser, les juifs ne connaissaient du christianisme que les coups de crosse qu'ils en recevaient.

Résurrection d'Israël

Au moment où cette persécution atteint son apogée, où s'ouvre le plus grand abîme, arrive le troisième acte de notre histoire : *subitement Israël ressuscite, Jérusalem renaît de ses cendres* ! Nous avons été certes les artisans de cette renaissance, mais le mystère s'accomplit à travers nous ; nous essayons de ne pas faire obstacle à la réalisation de notre destin, mais il est bien évident pour nous tous, esprit simple ou élaboré, esprit matérialiste ou mystique, que ces choses s'accomplissent en nous et qu'un message est délivré à travers nous ; la seule chose que nous ayons faite, peut-être, c'est d'être un obstacle à sa pure transmission.

L'histoire de cette renaissance est étonnante. Mais il y a un point qui doit être clair : un certain nombre de choses renaissent avec Israël, entre autres, mystérieusement, le dialogue entre juifs et chrétiens. Cela commence d'une manière non voulue, de même que non voulu est le parallélisme absolument stupéfiant de la renaissance juive et de la renaissance arabe. La décadence de l'histoire des Arabes fut contemporaine de la décadence d'Israël. Du IX^e au XIII^e siècle, l'islam et la pensée juive se situent ensemble dans un même rayonnement de gloire. À partir du XVI^e siècle, après la découverte de l'Amérique, il y a un

effondrement simultané de l'Orient musulman et du judaïsme oriental et au XIX^e siècle, on voit simultanément naître les prolégomènes de la renaissance spirituelle arabe : la Nahda, et de celle des juifs : la Haskala, qui revêtent des formes absolument identiques. Et c'est un peu plus tard que l'Église se met à réfléchir à ses sources hébraïques ; en effet le renouveau biblique au début du XX^e siècle commence à devenir une réalité sérieuse au sein de l'univers catholique, juste au moment où la langue hébraïque redevenait vivante chez nous en Israël. Nous avons aussi appris à nous redécouvrir pendant la guerre, dans le maquis, quand nous nous sommes aperçus que nous étions engagés dans un même combat contre les forces qui menaçaient de détruire la civilisation. Enfin l'Amitié judéo-chrétienne naquit au moment où les juifs se battaient en Palestine pour créer leur foyer dans l'État d'Israël et en Europe pour survivre physiologiquement à la haine. Ce mouvement de reconnaissance (Joseph reconnu par ses frères comme disait Jean XXIII) n'est qu'un début, début qui constitue une nécessité d'un monde nouveau où les notions de temps et d'espace ont changé de substance et où la confrontation est inéluctable. La rencontre dans la Jérusalem hébraïque, pour la première fois dans l'histoire, de tous ceux qui se disent, se pensent et se veulent héritiers d'Abraham, juifs, chrétiens et musulmans, en est un symbole. Et cette rencontre n'est pas artificielle. C'est une réalité dure, âpre, âcre parfois, mais au lieu où le message a été prêché au monde et rendu prédicable aux nations, nous nous retrouvons. Je crois que cette réalité-là nous oblige; elle nous oblige à nous reconnaître, à sortir de nos scléroses. Nous devons aujourd'hui donner au monde un supplément d'âme qui corresponde à son supplément de corps. Dans cette ville qui a donné lieu, il y a quelques années, à un tel rassemblement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

été franchie. Le voyage continue. Jacques Maritain nous rappelle récemment dans son très beau livre *Le Mystère d'Israël et autres essais*¹⁶, que rien n'aurait de plus grande conséquence pour le salut de l'humanité que la réconciliation des deux parties du peuple de Dieu, Israël et l'Église. Quels que soient les ombres et les difficultés, cette réconciliation est en marche. L'histoire tragique assumée hier, a changé les dimensions de l'univers et nous pousse les uns et les autres vers la réalisation d'un ordre nouveau de paix, de justice, d'entente fraternelle. J'écris ces lignes à Jérusalem au cœur du paysage où le message d'unité et d'amour fut annoncé aux nations de la terre par les prophètes et les apôtres d'Israël. Ce qui était hier sagesse spirituelle devient aujourd'hui exigence politique sans laquelle il ne serait guère d'avenir pour la culture, pour la civilisation et, peut-être, pour l'humanité elle-même. La réconciliation judéo-chrétienne devra vaincre encore un certain nombre d'obstacles avant de devenir définitive. Dans la mesure où elle triomphera, elle assurera la victoire des valeurs qui sont communes aux juifs et aux chrétiens, et qui conditionnent l'avenir de l'humanité.

1. Article non daté.

2. Jules Isaac (1877-1963) : historien français, Jules Isaac consacra une grande partie de ses efforts à la recherche des causes de l'antisémitisme. Cofondateur des Amitiés judéo-chrétiennes en 1947, il s'emploie à combattre en particulier les racines chrétiennes de l'anti-judaïsme, qui lui paraissent déterminantes et réclame l'instauration d'un dialogue véritable entre juifs et chrétiens.

3. Edmond Fleg (1874-1963) : écrivain et intellectuel juif de premier plan au XX^e siècle. Chantre du peuple juif, de sa culture et de ses traditions, il est l'un des cofondateurs, en 1948, de l'Amitié judéo-chrétienne. Militant fécond, il initia les colloques des intellectuels juifs de langue française.

4. Maurice Vanikoff, dit Vanino, (1888-1961) : Juif russe, ancien combattant de la Première Guerre mondiale, où il s'était engagé comme volontaire

étranger, grand spécialiste des questions de l'antisémitisme. Il a été président de la Fédération des associations d'anciens combattants juifs et secrétaire de l'Amitié judéo-chrétienne de France.

5. Jacques Madaule (1898-1993) : écrivain, intellectuel catholique et homme politique français. Fondateur de l'Amitié judéo-chrétienne de France, il a beaucoup agi pour que l'Église catholique renonce officiellement à l'antijudaïsme, notamment lors du concile Vatican II.

6. Jean Daniélou (1905-1974) : théologien de renom, il est nommé cardinal par le pape Paul VI lors du Consistoire du 28 avril 1969.

7. Henri Marrou (1904-1977) : Historien français, chrétien et catholique romain, il est spécialiste de l'Église.

8. Michel Riquet (1898-1993) : prêtre jésuite français, théologien, il milite pour les amitiés judéo-chrétiennes et participe à la fondation de la Fraternité d'Abraham. Il contribue au Devoir de mémoire, en jouant notamment un rôle important dans les associations d'anciens résistants et d'anciens déportés.

9. Léon Algazi (1890-1971) : compositeur français d'origine roumaine et musicologue. Nommé en 1936 maître des chœurs à la Grande Synagogue de Paris, il s'est attaché à restaurer les anciens modes du chant hébraïque. En 1957, il initie avec Edmond Fleg les colloques des intellectuels juifs de langue française.

10. Jacques Nantet : intellectuel catholique, gendre de Paul Claudel ; il fut un artisan précieux des relations judéo-chrétiennes.

11. Père Paul Démann (1912-2005) : auteur de plusieurs études pionnières sur les relations judéo-chrétienne, il fut prêtre de la Congrégation des Pères de Notre-Dame de Sion, il y fonde un centre d'études et de documentation qui publiera entre 1947 et 1955 les *Cahiers sioniens*. Les activités du centre et la diffusion des ces *Cahiers* contribuèrent à la préparation du concile Vatican II et à la révision radicale de l'attitude chrétienne à l'égard des juifs et du judaïsme.

12. Seelisberg : petite ville de Suisse qui accueillit du 30 juillet au 5 août 1947 une conférence internationale extraordinaire sur les causes de l'antisémitisme chrétien. Le document *Les 10 Points de Seelisberg* définit les conditions d'une attitude chrétienne positive envers les Juifs. Il fut signé par Jules Isaac, le rabbin Kaplan et le père Paul Démann.

13. Fribourg : ville suisse où s'est tenu en 1948 la Conférence de Fribourg, à

l'origine de l'Amitié judéo-chrétienne.

14. Mgr de Provençères (1946-1978) : évêque fondateur de Créteil, évêque d'Aix-en-Provence, il participa au concile Vatican II.

15. Jacques Maritain (1882-1973) philosophe français, converti au christianisme en 1906. Son œuvre immense émane de son activité de professeur, de son rapprochement à la vie de l'Église et de la société. Il s'engagea, dès les années 1930 contre l'antisémitisme. Une partie de ses écrits sur les relations judéo-chrétiennes a été rassemblé dans deux volumes : *Le Mystère d'Israël* (Desclée de Brouwer, 1965 ; nouvelle édition, 1990) et *L'impossible antisémitisme* précédé de *Jacques Maritain et les Juifs* par Pierre Vidal-Naquet (Desclée de Brouwer, 1994).

16. Desclée de Brouwer, Paris, 1965.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'ampleur de ses dégâts, Carthage assassinée, Corinthe disparue, la civilisation des Celtes abolie –, alors à partir de ce moment-là le schisme devient plus irréductible, les juifs voyant qu'ils ont vraiment perdu la partie et voyant que cela fait quatre siècles qu'ils espèrent revenir chez eux pensent que c'est perdu, ils se replient de plus en plus sur eux-mêmes, ils ne veulent plus entendre parler du monde extérieur, dans nos ghettos on vivait littéralement une obsession d'amour, c'était Jérusalem, on habitait Jérusalem, il y a des villages de l'Atlas marocain où les juifs continuaient à parler l'hébreu, et où ils appelaient les tribus berbères qui les entouraient du nom des peuplades de la Bible. Ils vivaient hallucinés comme s'ils étaient encore en Terre sainte.

Et vraiment la Torah, nos pratiques, pour démentes qu'elles puissent apparaître aux yeux des étrangers, c'était la coquille de noix qui nous a permis de faire cet impossible exploit, unique je le répète, dans l'histoire, et je peux en parler avec humilité, parce que ce n'est pas moi qui l'ai fait, les choses se sont faites comme cela, c'est cette coquille de noix de la Torah qui nous a permis de voguer sur l'océan de l'exil jusqu'à ce que les vents favorables, les courants nous ramènent chez nous réalisant cette utopie que tout le monde croyait folle pendant deux millénaires.

Le schisme était grave, je ne veux pas revenir sur la manière dont ce schisme a été vécu, dont ce schisme a été assumé, et l'analyse spectrale, structurale de cet événement est valable aussi pour l'islam. L'islam également pensait nous convertir, comme les chrétiens pensaient nous convertir ? Et les uns et les autres ne comprenaient pas pourquoi on ne marchait pas. C'était démentiel, on nous offrait tous les avantages si l'on se convertissait, on nous écrasait un peu plus les orteils si on ne se convertissait pas et vraiment nos persécuteurs n'ont jamais compris le pourquoi de notre entêtement et ce pourquoi,

maintenant, est sans doute beaucoup plus clair. Sans doute beaucoup plus clair parce que notre utopie, pendant très longtemps notre patrie n'avait pas de lieu, c'était la patrie utopique des juifs de l'exil, et tout d'un coup, au seuil de l'ère atomique, ce rêve que nous avons fait à la fin de l'âge du fer est devenu une réalité et notre utopie s'est incarnée, notre utopie a pris lieu.

Pour cela, pour autant, nous ne sommes pas arrivés au terme de notre histoire. Du côté chrétien, il y a une énorme révolution qui s'est accomplie et que j'ai suivie depuis la création de l'État d'Israël. Théodore Herzl a rendu visite au pape Pie X vers 1904⁴, il voulait le convaincre d'aider le mouvement sioniste. Ce qui frappe le plus Théodore Herzl au Vatican (on peut le lire dans ses mémoires), c'est ce monde étrange où les Seigneurs sont habillés comme des laquais, et où les laquais sont habillés comme des Seigneurs. Il remarque la sobriété de l'habit des ecclésiastiques et l'éclat de cet habit dessiné par Michel-Ange des gardes suisses. Et Théodore Herzl interpellant Pie X en lui disant : « Voilà nous voulons retourner dans notre patrie », se heurte à un *Non possumus*, « pas possible ». Pourquoi ? Le pape Pie X répond : « Puisque vous ne reconnaissez pas Jésus, nous ne pouvons pas vous reconnaître. » Depuis, l'État d'Israël existe ; depuis, l'Église a pris conscience de ses racines juives, elle a pris conscience de ses racines hébraïques. Cela a commencé par le traumatisme déclenché dans tant de consciences par la persécution hitlérienne, par ce drame qu'après deux mille ans de civilisation chrétienne, on ait pu en Europe massacrer six millions de juifs parmi lesquels un million cinq cent mille enfants.

À l'heure actuelle il y a une propagande néonazie qui vise à analyser, à minimiser ces crimes épouvantables. Darquier de

Pellepoix, qui était commissaire aux Questions juives, a déclaré il y a une semaine à un journal français qu'« à Auschwitz on n'a pas tué des juifs, on a tué des poux », et nous possédons nom par nom la liste de ces millions d'hommes assassinés. Nous sommes tous des rescapés. [...]

Nous avons vécu tout cela et ce drame a réveillé la conscience chrétienne grâce à ces comités que nous avons formés d'amitié judéo-chrétienne, avec des hommes comme le cardinal Daniélou, comme le père Riquet, comme le père Chaillet⁵, comme tant d'autres, unis comme nous étions, décidés à ce que de pareilles horreurs ne se reproduisent plus.

Il y a eu Jules Isaac, qui a écrit ce livre admirable [...] et bouleversant qui s'appelle *Jésus et Israël*, où il situe le vrai conflit non pas dans la théologie mais dans l'histoire et où il prêche la réconciliation. J'ai accompagné Jules Isaac, comment ne pas le rappeler dans cette salle qui porte son nom, auprès de Jean XXIII, et dans l'audience qu'il lui a accordé, Jules Isaac lui donna le dossier de l'antisémitisme chrétien et demanda au pape Jean XXIII: « Est-ce que je peux avoir quelque espoir ? » et le bon Jean XXIII, dont nous saluons ici doublement la mémoire, le raccompagnant à la porte lui dit : « Monsieur, vous avez droit à davantage qu'à de l'espérance. » Et effectivement, ce dossier juif est devenu après quel marchandage, après quelles disputes, le document sur les religions non chrétiennes qui marquait une date avec ce schisme deux fois millénaire et les abjections qu'il a justifiées.

Depuis, le document sur les juifs, qui date de 1965, il y a eu différentes assemblées épiscopales, il y a eu différentes réunions au sommet au Vatican, il y a eu la Constitution de commission permanente catholique et juive, protestante et juive, qui font progresser la compréhension que nous avons des chrétiens

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

elle a été depuis traduite en plus de deux mille langues. N'importe quel auteur s'aplatit bien modestement en présence de tels résultats, et dans ces différents pays, elle est diffusée, lue, illustrée à des millions d'exemplaires par an. Le drame qui a fait le divorce de la civilisation française d'avec la Bible est un drame intérieur à la France. Je demandais à un éminent Français : « Qui sont les vingt-huit rois qui trônent sur la façade de Notre-Dame et qui veillent sur les jours et les nuits de Paris ? » Comme il n'avait pas l'air de savoir, je lui ai dit : « Ces rois ne sont pas les rois de France, car au XII^e siècle, il n'y en avait pas vingt-huit, ce ne sont pas les évêques de Paris, mais les rois de Judée. » Il était tout surpris que les rois de Judée trônent sur cette cathédrale. On ne peut rien comprendre, croyez-moi, à la civilisation française si on ignore tout de ses sources spirituelles, la source grecque, la source latine, mais au-delà et plus profondément la source biblique. La situation a été compliquée par les divorces qu'il y a eus entre les Hébreux et les chrétiens. Les chrétiens n'ont jamais pensé que les Hébreux refusant de se convertir au christianisme faisaient autre chose que de refuser le Christ, refuser l'Église, refuser les enseignements de la Sainte Église. En fait, jamais pour les Hébreux, le problème n'a été de savoir si on devait adhérer ou pas au Christ, le problème était qu'ils n'ont pas accepté la défaite d'Israël devant les armées romaines, ni d'avoir été chassés de la Judée et dispersés à travers le monde, ni d'oublier *Adonai* et *Elohîms*, de renoncer à la Bible et ses promesses. Il y avait deux registres de pensée, celui de la chrétienté qui voulait dominer le monde, à commencer par les Hébreux, et celui des Hébreux. Entre-temps un troisième partenaire, l'islam, est arrivé sur la scène de l'histoire, l'islam qui me touche profondément en la personne d'Ostad Elahi². Je me permets de revenir à la

signification de ce nom car les noms sont importants, ils sont l'essence, ce qui définit l'être même de la personne qui le porte, du Dieu qui le porte. On ne peut pas adorer Dieu sans voir consciemment ou inconsciemment Zeus et on ne peut pas adorer *Elohîms* sans voir la puissance protectrice et créatrice de l'univers. Ostad Elahi signifie le « maître divin » en persan, que je traduirai plutôt par « le maître du divin », et ce qu'il a été, pour le peu que nous en sachions, c'est réellement d'arracher l'homme aux ténèbres du quotidien pour l'élever à la lumière du divin. Essentiellement, c'est cela qu'Elahi donne au monde et cela m'est doublement cher en pensant qu'Ostad Elahi, le maître du divin, était un musulman, ce qui donne un autre visage, une autre connotation, une autre signification au mot musulman, au mot Islam. Il était par surcroît iranien ; Montesquieu demandait : comment est-il possible d'être persan ? Ostad Elahi le montre en s'attachant au Divin et en acceptant l'homme pour frère de l'homme. Telle est la grande innovation et je félicite les organisateurs de ce symposium de l'avoir situé sous le regard de Robert de Sorbon, car il est en effet important que le divin réintègre les instances officielles de la culture française, culture qui resterait incompréhensible, si on n'en connaissait pas les racines, non pas certes religieuses, mais culturelles et intellectuelles. J'ai parlé du christianisme, j'ai évoqué le nom d'Israël, du judaïsme et de l'islam, et à l'heure actuelle, il est nécessaire de réintroduire la Bible dans les écoles, il ne serait possible de le faire qu'en y réintroduisant, avec la Torah et les Évangiles, le Coran. Il est impossible de côtoyer cinq millions de musulmans (en France) sans savoir ce qu'est cette religion et pour avoir traduit la Bible, les Évangiles et le Coran, je dois vous dire que la surprise est unique lorsqu'on voit ce qui est résulté de ces chants d'amour, de ces chants de paix dans l'histoire : une guerre constante. Quand on objecte ce fait au

traducteur que je suis, je suis bien obligé de reconnaître qu'il en est résulté des guerres constantes, encore à l'heure actuelle, regardez en Bosnie-Herzégovine, regardez en Irlande, regardez au Proche-Orient où on s'entre-tue au non de l'amour. Les Évangiles et le Coran authentifient la Bible. On a opposé le judaïsme et le christianisme alors que Jésus dit : « Je suis venu accomplir la Torah », on a opposé le judaïsme, le christianisme et l'islam alors que le Coran dit à chacune des pages de ce superbe poème que Mûhammed n'est venu que pour authentifier la Torah et les Évangiles, ce qui nous conduit au sujet qui nous est imparti : « Pluralité et unité. » Dans les écritures, et sur ce point, les Évangiles, la Torah et le Coran sont d'accord, la solution de toute pluralité dans l'unité consiste dans l'alliance. En Hébreux, l'alliance se dit *bérit* qui dérive de la racine *bara*, signifiant la création. *Elohîms*, en créant les cieux et la terre passait avec eux un pacte d'alliance, de même que le père en donnant naissance à son fils passe un contrat avec son fils, afin de reconnaître sa paternité et le fils sa filiation. La Torah les Évangiles et à un certain degré le Coran lui-même sont des livres de l'alliance: il y a l'alliance implicite de Dieu, d'*Elohîms* avec les cieux et la terre et, à l'intérieur, se trouve l'alliance de l'humanité sauvée des désastres dont a été menacé Noé. Cette seconde alliance universelle fait de nous tous des fils de Noé, des fils d'Abraham, des fils du Créateur. On trouve ici le fondement de toute écologie : voir dans les cieux et la terre une unité profonde et indissoluble, se considérer comme les frères de la moindre fourmi, de la moindre étoile, du moindre soleil mais aussi du moindre homme, considérer que tous les hommes sont frères parce qu'ils viennent d'une source unique, d'un unique Créateur, comprendre qu'il n'y a pas de barrières entre les hommes si ce n'est celles qu'ils ne cessent de fabriquer eux-mêmes, pour toutes sortes de raisons. Revenir aux sources, ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

s'entre-détruire aussi en sectes rivales : sadducéens, pharisiens, zélotes, esséniens avant d'être éliminés de la scène historique par les Romains, puis confinés dans les ghettos et les mellahs jusqu'à leur résurrection contemporaine.

Le schisme entre l'Église et la Synagogue, né avec le christianisme, est loin d'être résolu malgré de timides efforts faits depuis Vatican II. Ce conflit fratricide oppose les enfants d'un même *Elohîms* – le Dieu d'Abraham et de Jésus. Nourris par les mêmes Écritures, ils se débattent depuis les origines dans un cycle mortel de discrimination, de persécutions, de ségrégations, de déportations, utilisant en période de crises, bûchers et massacres. L'enseignement du mépris contribue à faire des juifs un peuple de parias errants en quête d'un improbable repos avant de tomber dans le gouffre de la Shoah, puis de ressusciter au sein d'un État que, surprise, le Saint-Siège n'a pas encore pleinement reconnu.

Chrétiens et musulmans dès la naissance de l'islam, s'affrontent aussi sans merci. La rapide expansion de cette nouvelle religion terrifie les royaumes chrétiens menacés à l'ouest par l'Espagne, à l'est par la Turquie. Le Coran, proclamé à La Mecque et à Médine de 610 à 632, n'est découvert par Pierre le Vénérable, abbé de Cluny que cinq siècles plus tard. Sa traduction en latin, la première, sera achevée en 1143. La chrétienté menacée ne voit dans ce texte qu'une « imposture » et dans Mûhammed un « imposteur ».

Cette guerre, d'inspiration religieuse, se prolonge en croisades, puis en conflits coloniaux où la Croix et le Croissant se dressent l'un contre l'autre, tandis qu'à leur ombre, les juifs tentent de survivre à leurs exils.

Les « hommes de Dieu », bon gré mal gré, sont impliqués dans ces drames. On les voit sur les champs de bataille à bénir les soldats qui se battent pour la plus grande gloire de Dieu, un

Dieu unique, le même pour tous.

Les musulmans excluent les juifs et les chrétiens de la maison de l'islam où ils sont réduits à l'état de *Dhimmis*, condition humiliante pour le protégé autant que pour le protecteur.

Les chrétiens chassent les musulmans des pays chrétiens, et les juifs aussi notamment après la grande expulsion de 1492 dont on célébrera bientôt le cinquième centenaire. Les juifs seront réduits en chrétienté à l'état de paria, constamment accusés d'être un peuple perfide et pire, déicide ! Dans ce trio de frères issus d'un même Père, chacun des trois a des deux autres une image démoniaque. Siècle après siècle, la haine grandit à mesure que le sang se répand. Aux affrontements quotidiens des juifs, des chrétiens et des musulmans partout où le destin les fait se rencontrer suivent les combats sanglants de leurs guerres de conquête, celles de l'islam en Espagne, puis en Turquie, les croisades accompagnées de multiples massacres de juifs et de musulmans, suivies après par les guerres coloniales qui ensanglantent la terre sous à peu près toutes ses longitudes et toutes ses latitudes. Les guerres de conquêtes sont suivies par celles de libération dont les victimes de tous les camps sont innombrables, le tout continuant à se faire aux cris de *Dieu est mon droit* aussi bien que d'*Allah Akbar*.

Hors de la Cité chrétienne et de la Maison de l'islam, en Asie et en Afrique, la guerre est plus impitoyable quand elle oppose les adeptes du Christ ou ceux de Mûhamed aux polythéistes ou ceux qu'ils appellent des idolâtres ou des athées. Ceux-ci sont complètement anéantis partout où cela paraît être possible, des sommets de la Cordillère des Andes aux confins de l'Asie ou de l'Afrique. La Bible, le Coran disent qu'*Elohîms* est UN. Des théologiens transforment cette sublime affirmation de l'Unité transcendante au réel en devoir criminel d'exterminer les

peuples qui ne servent pas le « Vrai Dieu », c'est-à-dire l'idée que s'en font les uns ou les autres. D'où les haines millénaires qui opposent les croyants et suscitent les guerres qui les tuent et les déshonorent.

Globalement et tragiquement vraie, cette analyse ne peut passer sous silence les exceptions, d'autant plus glorieuses que plus sombre est la situation générale. La plus notoire se situe justement en Espagne du IX^e au XIV^e siècle, aux « heures d'or » de la civilisation espagnole. À cette époque heureuse, musulmans, chrétiens et juifs, au-delà de leur différence s'unissent dans la transcendance amoureuse de leur Dieu et des valeurs les plus hautes de leur culture spirituelle.

Cette expérience de convivance réussie, prouve à elle seule que les religions, génératrices de tant d'héroïsmes, de tant de beauté et de tant de sainteté ne sont pas fatalement des facteurs de persécutions et de guerres. De ces dernières, ce ne sont pas les « religions » qui sont fautives, mais les hommes qui se servent d'elles pour le bénéfice de leurs intérêts égoïstes et de leurs ambitions qu'elles déclarent sacrées. Dieu, hélas, est alors mobilisé sous la bannière des nations ou des églises ennemies : leurs prêtres, leurs imams n'hésitent pas à absoudre les persécuteurs de leurs crimes les plus impardonnables.

L'honneur même d'un tel passé se reflète dans l'histoire de Jérusalem, ville sainte des trois religions abrahamiques, ville plus déchirée et plus ensanglantée que toute autre au monde, plus de quarante fois prise et reprise par maints conquérants, y compris par les croisés, après un massacre historique de musulmans et de juifs. Depuis mai 1948, redevenue la capitale de l'État d'Israël, elle est plus que jamais disputée entre les fils d'Abraham; des musulmans et des chrétiens s'acharnent à en arracher la souveraineté à Israël ressuscité pour y restaurer la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de leurs enfants. Nous avons été conduits au mont Aso, berceau du mouvement, pour assister à cette cérémonie d'accueil dans la communauté des jeunes gens âgés de douze ans – ce que les juifs appellent la *bar-mitsva* et les chrétiens la confirmation. Encore une fois, nous étions saisis par le caractère sacré de la cérémonie qui culmina le 28 mars vers minuit dans la clairière illuminée de feux de bois où nous étions réunis.

Cent cinquante-neuf jeunes gens et jeunes filles étaient les héros de cette cérémonie d'initiation à la Torah qui était chantée sur des mélodies israéliennes en hébreu et en japonais. Dans la profondeur de la nuit, nous assistâmes au rite de passage dont personne ne nous avait dit mot. Les braises des feux de camp sont étalées en un tapis de huit mètres de longueur sur deux mètres de largeur. Ces braises seront entretenues jusqu'à la fin de la cérémonie à la température de huit cents degrés. Les enfants attendent dans la gravité de la nuit, nu-pieds. Puis, un à un, ils avancent, lentement, pas à pas, sur ce chemin incandescent. De même, disent-ils, que les fils d'Israël ont marché parmi les nations dans le feu de leurs exils, ainsi les fils et les filles des Makuyas, dans le rendez-vous de leur tente, avancent dans le feu de leur engagement biblique.

Nous retenons notre souffle. Mikhal a les yeux brillants, fixés sur les pieds nus de ces enfants qui marchent sur le feu. Yoash s'approche d'elle. Elle croise nos regards qui acquiescent. Elle se déchausse et prend rang dans le cortège initiatique. Elle avance sur le tapis brûlant, le sourire aux lèvres.

La cérémonie approche de sa fin. La joie éclate chez ces enfants heureux d'avoir répondu à ce rite de passage sans une seule blessure, sans une seule égratignure, sans une seule cloque sous les pieds. Mikhal inspecte ses plantes : intactes, comme si elle avait marché sur un chemin de roses. Elle avait fait sa *bat-mitsva* à Jérusalem à l'âge de douze ans : c'était chez nous,

comme généralement en chrétienté, une fête familiale où les enfants sont plus concernés par les cadeaux qu'ils reçoivent que par l'enseignement religieux qui leur est dispensé. Mikhal redécouvre le sens de son héritage spirituel auprès des Makuyas, dans la nuit du mont Aso, ce 28 mars 1989.

Annette et Mikhal avaient quitté le Japon le 10 avril. Je prolongeai mon séjour pour faire retraite dans un monastère bouddhiste de Eiheiji, où je reçus en compagnie de Elisha Shikada une efficace initiation au bouddhisme zen, puis au temple de Enryakuji, au mont Hiei. Cette montagne sacrée est hantée par deux cent cinquante monastères épars dans la vaste forêt, lieux de paix ouverts sur un paysage couronné par la splendeur des cerisiers en fleurs. J'étais accueilli au paradis de ce ciel par le révérend Koutai Kitozawa, auprès duquel Etaï Yamada et le révérend Enami avaient eu la courtoisie de m'introduire.

Koutai Kitozawa m'accueillit dans son temple du fond des bois, qui méritait bien son nom japonais de Paradis. Pour en devenir le bonze, il avait dû faire vœu de stabilité pendant douze années. Il ignorait presque tout de la Bible et du monde qui se dit monothéiste : vu d'Asie, celui-ci n'a-t-il pas l'apparence d'un ghetto turbulent et prétentieux qui se prend pour le centre du monde, s'arrogeant le monopole de Dieu et du divin ?

Koutai Kitozawa était à vrai dire un Bouddha vivant. Il avait de Bouddha l'harmonie et la sereine alacrité. Il m'associa à sa vie comme si nous nous connaissions depuis toujours. Une fois de plus, les rites que je découvrais auprès de lui me replongeaient dans l'univers biblique: l'Asie avait le privilège d'avoir gardé ses temples intacts tandis que le nôtre, le plus occidental des temples de l'Asie, à Jérusalem, avait été détruit par les Romains en l'an 70, mais nous conservions la description et la clé des rituels qui continuaient de se célébrer

sous mes yeux. Chacun de ses chants, chacune de ses démarches éveillaient en moi la mémoire millénaire des textes de la Bible ou du Talmud décrivant les cérémonies de la Maison d'YHVH *Elohîms*, sise en Asie, sur le mont Moryah.

Nous nous réveillions à trois heures du matin. Notre hôte, par une insigne faveur, nous présenta à quatre jeunes bonzes : ils s'astreignaient à poursuivre une tradition qui remontait à l'an 1100. Vêtus comme les bonzes de cette époque, ils s'engageaient à parcourir à pied un minimum de trente kilomètres par jour pendant mille jours, vivant des aumônes de leurs routes. Au six-centième jour, ils avaient droit à un jeûne de neuf jours pendant lequel, tout en continuant leur course, ils ne devaient ni boire, ni manger, ni dormir. La joie se lisait sur les visages de ces ascètes. Je lui demandais s'il arrivait à ces bonzes de ne pas arriver au bout de leur engagement. L'un d'eux me montra la cordelette qu'il portait comme ceinture et le voile dont il ne se séparait pas, la corde avec laquelle il s'étranglerait et le voile qui recouvrirait alors son visage : il préférerait mourir plutôt que de manquer à son engagement. Le bonze girovague me demanda la permission de me faire un don: il voulait me bénir. J'acceptai de grand cœur. Il récita une prière accompagnée de gestes exorcistes rythmés par le claquement des boules en bois précieux de son chapelet.

Prière pour prière, je lui proposai à mon tour de lui transmettre la bénédiction sacerdotale dont j'étais le dépositaire, l'ayant reçue des mains et de la bouche de mes pères et de mes ancêtres, en une longue chaîne qui remontait sans solution de continuité à Moshé et à Aaron. Il s'immobilisa en une contemplation extatique le temps que je le bénisse, mes mains rituellement posées sur sa tête, en prononçant ces antiques paroles hébraïques :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jérusalem, une métropole spirituelle, Bordas, 1981.
Jésus et Paul, fils d'Israël, Le Moulin (Suisse), 1988.
Moïse. Voyage aux confins d'un mystère révélé et d'une utopie réalisable, Le Rocher, 1995 (prix Méditerranée), réédité chez Flammarion en édition de poche, 1997.
Jérusalem revisitée, Le Rocher, 1995 ; Desclée de Brouwer, 2010.
Jérusalem, une ville sanctuaire, Le Rocher, 1997 (prix Renaudot Essai), collection « Pluriel », Hachette Littérature, 1998.
Les dix commandements aujourd'hui, Robert Laffont, 2000 ; Pocket, 2005.
Mon testament. Le feu de l'Alliance, Bayard, 2001.
Le Sage et l'Artiste, André Chouraqui et Élie Chouraqui, Conversations recueillies par Yves Azéroual, Grasset, 2003.
Le livre de l'Alliance, André Chouraqui et Gaston-Paul Effa, Bibliophane/Daniel Radford, 2003.
Le Destin d'Israël, Parole et Silence, 2007.
Chercherai-je un autre dieu que Dieu, Desclée de Brouwer, 2011.
Le Scandale d'Israël, Encre d'Orient, 2011.

Autobiographie, lettres

L'amour fort comme la mort. Une autobiographie, Robert Laffont, 1990 (prix Henri Hertz 1991) ; Club France-loisir ; Pocket, 1995 ; Le Rocher, 1998.
Lettres à André Chouraqui, Yvonne Jean, Le Rocher, 1997.
Ton étoile et ta croix, Le Rocher, 1998.
Chronique de Baba, « 80 lettres d'Abraham Meyer, mon grand-père, à ses fils, mobilisés sur le front français pendant la

Grande Guerre, 1914-1918 », traduites du judéo-arabe, Bibliophane/Daniel Radford, 2000.

Traductions et commentaires bibliques

Le Cantique des Cantiques, Desclée de Brouwer, 1950.

Les devoirs des cœurs, de Bahya ibn Paqûda, préface de Jacques Maritain, Desclée de Brouwer, 1950 ; nouvelle édition, 1972. Réédité chez Bibliophane/Daniel Radford, 2002.

« La Couronne du Royaume », de Salomon ibn Gabirol, *Revue thomiste*, Paris, 1952 ; Fata Morgana, 1997.

Les Psaumes, PUF, 1956.

Introduction aux livres sapientiaux et poétiques de la Bible, dans la Bible œcuménique, Planète, Paris, 1965.

Les Psaumes et le Cantique des Cantiques, avec des préfaces de Jacques Ellul, André Neher et René Voillaume, PUF, 1970 et 1974.

La Bible hébraïque et le Nouveau Testament, Desclée de Brouwer, 26 vol., 1974-1977 (ouvrage couronné par l'Académie française, médaille d'or du prix de la langue française).

L'univers de la Bible, Brépols-Lidis, 10 tomes, 1982-1989.

Un pacte neuf, Brépols, 1984.

La Bible, 1 volume de 2 432 pages, Desclée de Brouwer, 1985-1989 ; édition revue, corrigée et harmonisée, Desclée de Brouwer, 2003 ; édition de poche, revue et corrigée, Desclée de Brouwer, 2001.

Les Psaumes, Desclée de Brouwer, 1990.

Le Coran, L'Appel, traduction et présentation, Robert Laffont, 1990.

Le Pentateuque et les quatre Évangiles, traduits et commentés,
J.-C. Lattès, 1 993.

Les Psaumes. Louanges, traduction et commentaires, Le
Rocher, 1996.

CD-ROM

*CD-ROM de la Bible – Ancien et Nouveau Testaments – et du
Coran avec commentaires, Références*, Genève, 1999.

Achévé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie
en avril 2013

N° d'imprimeur : XXXXX
Dépôt légal : mai 2013

Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
546/2013